

## Célébrer la fête en famille: gestes et rites de l'expérience familiale

« La lumière du dimanche » est une pièce de théâtre de Ramón Pérez de Ayala, portée sur le grand écran par José Luis Garci. Le protagoniste, Cástor Cajigal, un peintre à l'âme sereine et noble, raconte un jour à sa future épouse Balbina :

ser pintor consiste en distinguir la luz de cada día de la semana, más que en distinguir los colores. [...] El sol entre semana tiene una luz que alumbra, y aun calienta; pero no anima. Entre semana, el sol no mira a la tierra. [...] Parece que está mirando a la tierra, pero mira mucho más lejos. Acaso cada día mira a un planeta distinto. Para el resto de los planetas es una mirada vacía, sin alma. Pero el domingo, el sol mira a la tierra; su mirada se mete por los poros de la tierra, la baña de luz, y todo se estremece<sup>1</sup>.

« Le dimanche, le soleil regarde la terre ». Le dit jour a une qualité différente par rapport au reste de la semaine. Non pas parce que les occupations quotidiennes des jours ouvrables cessent, ni parce que nous arrêtons de faire certains travaux ou parce que nous en faisons d'autres. Il s'agit d'une raison supérieure et plus profonde qui est juste au-delà de l'horizon. Le secret du dimanche ainsi que celui de chaque fête, est le secret d'un regard. Apprendre à être regardé d'une nouvelle façon, à se faire baigner par la lumière d'un visage, aide à contempler de nouveaux coloris dans les choses et on trouve ainsi l'inspiration pour de nouvelles œuvres.

Notre époque moderne a des difficultés avec ce regard dominical. Par conséquent, une valeur en soi n'est pas donnée au dimanche, mais seulement par rapport au travail. Le travail est quelque chose d'évident. Le dimanche a besoin d'une explication, le jour du «non-travail», répit réparateur d'une activité qui épuise. La nécessité du dimanche est socialement reconnue, non pas comme un bien en soi, mais plutôt comme une ressource pour réattaquer la nouvelle semaine de travail avec une nouvelle énergie. Pas de nouveautés sur le dimanche, rien du nouveau regard décrit par Pérez de Ayala.

Cette perte de densité du dimanche signifie que celui-ci semble particulièrement odieux dans la Modernité désenchantée. L'inactivité, couplée avec la nostalgie pour une beauté antique, perçue encore par la mémoire, donne lieu à l'ennui étouffant. C'est le sentiment désolant d'un ennuyeux dimanche qui déçoit et dont le fardeau est plus lourd que celui de la semaine. C'est ainsi qu'il est décrit par Manuel Machado, rejoignant ainsi une vaste tradition de mécontentement dominical<sup>2</sup>:

¡Fatiga del domingo, fatiga!... ¡Extraordinario  
bien conocido y bien corriente!... No hay remedio.

---

<sup>1</sup>Cf. R. Pérez de Ayala, *Luz de domingo*, Krk, Oviedo 2000. (être un peintre est de distinguer la lumière de chaque jour de la semaine, plutôt que de distinguer les couleurs ... Au cours de la semaine le soleil a une lumière qui éclaire, qui réchauffe même, mais pas l'âme. Au cours de la semaine, le soleil ne regarde pas la terre...Il semble être en train de regarder la terre, mais il regarde beaucoup plus loin. Peut-être que chaque jour il regarde une planète différente. Pour le restant des planètes c'est un regard vide, sans âme. Mais le dimanche, le soleil regarde la terre, son regard pénètre dans les pores de la terre, l'inonde de lumière et tout vibre. Traduction faite par nos soins)

<sup>2</sup>Sur ce thème, cf. A. Moreno, *Los espejos del domingo y otras lecturas de poesía*, Renacimiento, Sevilla 2004; le lecteur est prié de consulter l'annexe de cet ouvrage, recueil de poèmes sur le dimanche, pour les poèmes mentionnés dans notre travail; cf. aussi R. Alarcón Sierra, "La ciudad y el domingo; el poeta y la muchedumbre (de Baudelaire à Manuel Machado)" in *Anales de la literatura española contemporánea* 24 (1999) 35-64. (Fatigue du dimanche, fatigue!... Extraordinaire / bien connue et bien habituelle!... Il n'y a pas de remède. Traduction faite par nos soins)

C'est le voyage que Baudelaire avait déjà entrepris, qui a écrit: "Hay que trabajar, si no por gusto, por desesperación. Ya que, en resumidas cuentas, el trabajo es menos aburrido que el ocio"<sup>3</sup>. Le soupçon caché de Gil de Biedma palpite: "quizás tengan razón los días laborables"<sup>4</sup>.

Cette perspective moderne de la célébration est l'antithèse de la conception mythique chez les peuples primitifs. Pour ces derniers, le jour de fête était vrai, et donnait le sens à tout, par rapport à l'être apparent et trompeur des jours ordinaires. Les fêtes, moments où le temps est assimilé à l'éternel, permettaient au calendrier de l'empêcher de tomber en déclin perpétuel. C'étaient des sources d'énergie pour un temps disparu, en déclin continu.

Le point de vue biblique chrétien n'est ni celui primitif de la célébration qui sépare du monde, ni celui moderne du dimanche comme « non travail ». Dans le point de vue biblique chrétien, en fait, le travail invoque la fête et vice-versa, comme la fatigue le fruit et l'élagage la floraison. Pour cette raison, parler de la fête signifie aussi parler du travail: ceux qui ne savent pas cultiver ne savent même pas célébrer, et vice versa.<sup>5</sup>. C'est la révélation, du fait que la célébration n'est pas de se laisser aller, le repos n'est pas un pur et simple défaut d'agir, il est nécessaire apprendre et enseigner la façon de célébrer. De cette façon, la fête nous apprendra à humaniser le travail, non seulement parce que nous gagnons en force pour y faire face, mais aussi parce que nous comprenons sa signification plus profonde et connaissons le cœur de ceux qui l'animent.

Je vais maintenant parler de la fête, sans perdre de vue qu'il est essentiel d'aborder aussi la question du travail<sup>6</sup>. Ce point est important, puisque la division moderne des deux affecte particulièrement la famille. On dit aujourd'hui: le travail appartient à la sphère sociale, la fête est une affaire privée; le travail intéresse tout le monde et s'exerce sur la place publique, la fête, chacun la perçoit. Et puis il arrive que pour la fête, qui est une simple négation, « non-travail », il y a la famille. Celle-ci reste donc définie comme un lieu d'interruption, loin du monde social, *getaway* (*éloignement*). Cependant, de cette manière, on détermine que la famille ne se soucie pas du bien commun, qu'elle est tout aussi improductive que la fête, tout au plus, une autre méthode pour restituer les forces au travailleur éreinté. Pour cette raison, on n'accepte pas que la famille, reléguée dans le cadre des célébrations, possède une clé nécessaire du bien commun. La récupération du sens social de la fête est donc essentielle pour retrouver le sens social de la famille.

Manuel Machado a ajouté à sa poésie, les plaintes du dimanche fatigant dont j'ai parlé ci-dessus, une prière :

Señor, Tú descansasste, aleja en fin el tedio  
de este modesto ensueño consuetudinario<sup>7</sup>.

---

<sup>3</sup>La phrase est tirée du *Journal intime* (1887), cité dans J. Pieper, *El ocio y la vida intelectual*, Rialp, Madrid 1979, 70. (Il faut travailler, sinon par goût, au moins par désespoir, puisque, tout bien vérifié, travailler est moins ennuyeux que s'amuser.)

<sup>4</sup>Peut-être les jours ouvrables ont raison. (*Traduction faite par nos soins.*)

<sup>5</sup>R. R. Gaillardetz, *Transforming Our Days: Spirituality, Community and Liturgy in a Technological Culture*, Crossroad, New York 2000.

<sup>6</sup>Cf. P. Laín Entralgo, "¿Qué son el ocio y la fiesta?" in *Ser y conducta del hombre*, Espasa Calpe, Madrid 1996, 147-165.

<sup>7</sup>Seigneur, tu t'es reposé, éloignes enfin l'ennui / de ce modeste rêve coutumier (*Traduction faite par nos soins*)

Vous pouvez obtenir le repos et la fête même si un tel don, il faut seulement l'attendre, comme la réponse à une prière ? Je veux montrer que, pour conjurer l'ennui et donner de la valeur à la célébration, il est nécessaire de passer par la famille, par ses gestes et ses rites. Je propose ce parcours, en trois phases:

1) Tout d'abord, je montrerai que la famille est le lieu idéal pour récupérer le sens de la fête, à laquelle aspire beaucoup la modernité, nostalgique du dimanche. La fête s'obscurcit quand la famille s'assombrit et respandit lorsque la famille respandit. Cette reprise ne sera pas faite à travers une critique facile au travail humain. Aujourd'hui, nous vivons la fête comme quelque chose qui nous libère du travail, tandis que la fête a une capacité supérieure: elle peut libérer le travail<sup>8</sup>. La célébration, en fait, donne un sens au travail, elle l'humanise, le rend serein, nous protège de ses écarts, de son rythme dévorant. De cette façon, la fête apparaît - les gestes et les rites - non comme un événement privé de chaque famille, mais comme une ressource pour le bien commun, d'où naît le sens pour la société.

2) La fête de famille ne peut pas être improvisée: chaque fête signifie activité et travail, qui requière une préparation et exige l'excellence<sup>9</sup>. Elle se façonne dans les gestes et les rituels qui mettent en évidence sa dimension sociale et sa transmission au fil du temps, en forgeant une tradition à travers les générations. En d'autres termes, pour pouvoir fêter il faut de la pratique dans laquelle l'esprit festif s'incarne, prend forme et acquière l'importance historique. Au vu des études d'A. MacIntyre, j'affronte à présent le sens des pratiques de la célébration. Puis je passe à l'examen des différents domaines de la fête: le banquet, le jeu, l'art.

3) Le point culminant de chaque geste et rituel est l'Eucharistie chrétienne, l'action de grâce et la promesse de plénitude. Ceci est une confirmation que l'homme n'invente pas les célébrations: elles lui sont offertes. Elles ont pour origine un événement, quelque chose qui s'est passé. Comme Caballero Bonald dit dans un poème: "ese día, el domingo, viene llegando, corre, se nos acerca..."<sup>10</sup>. La manière chrétienne de la création de rites et de jours fériés provient de la rencontre avec le Christ ressuscité, dans sa chair glorieuse. De lui, même par temps nuageux et triste, il est possible de percevoir la nouvelle qualité de la lumière dominicale que chantait un autre poète, Ángel González: "Domingo, flor de luz, casi increíble día..."<sup>11</sup>

## 1. Fête, famille, travail

J'ai déjà dit que l'homme moderne est déçu par le dimanche. Il sent que sa solitude, qui est enfermée dans la recherche de lui-même, empêche toute fête. A la racine de ce malaise on discerne la disparition de la liaison entre le dimanche et l'amour, que capte bien ce poème toujours de Ángel González, *Letra para cantar un día domingo* :

A última hora había pasado un día,  
y al sentirlo hecho sombra, y polvo, y nada,  
comprendí que la luz que había llenado  
sus horas,

---

<sup>8</sup>Cf. P. Beauchamp, *La Loi de Dieu*, PIEMME, Casale Monferrato 2000, 59-60.

<sup>9</sup>Cf. J. Larrú, "La familia, entre el don del trabajo y la tarea de la fiesta", Berit (2012) (en cours de publication).

<sup>10</sup>Ce jour, le dimanche, est en train d'arriver, cours, il s'approche... (*Traduction faite par nos soins.*)

<sup>11</sup>Dimanche, fleur de lumière, presque incroyable jour ... (*Traduction faite par nos soins.*)

y todas las palabras  
que ocuparon mi boca, y los gestos  
de mis manos,  
y la fatalidad de mis designios,  
[...]  
no eran sólo el fracaso repetido  
del Día del Señor, sino que eran  
un día más sin ti:  
comprendí con dolor que jamás, nunca  
para mí habría domingos ni esperanza  
fuera de tu mirada y tu sonrisa,  
lejos de tu presencia tibia y clara.<sup>12</sup>

Il ne s'agit pas seulement de « l'échec répété du Jour du Seigneur », mais plutôt « un jour de plus sans toi, » d'un jour sans regard ni sourire. La fête n'a aucune saveur si on ne savoure pas la présence personnelle. Qui veut faire la fête, doit récupérer la connexion entre le dimanche et l'amour. Pour ce faire, il est nécessaire de passer par la famille.

Josef Pieper, dans un livre consacré à l'oisiveté, a étudié l'origine du caractère de la durée des festivités<sup>13</sup>. Eh bien, les caractéristiques que Pieper signale comme propres de la fête coïncident avec les traits principaux du temps en famille. Cela implique qu'il n'y a pas de fête sans famille, que la famille est le lieu d'origine de chaque célébration, chargée de la garder comme un bien pour la société et l'Église. Je vais maintenant examiner les différents éléments de la célébration, en les mettant en relation avec l'expérience de la famille:

#### ***a) Caractère gratuit de la fête: nous sommes toujours invités à une fête***

La fête ne commence pas à partir de l'homme. Cela nous montre qu'avant toute activité humaine, il existe un don reçu ; chaque fruit est précédé par une pluie qui bénit la terre. Ce n'est pas nous qui faisons la fête, c'est la vie qui nous convoque à la fête. A chaque célébration, même à celle que nous même préparons, nous sommes toujours invités.

Eh bien, la famille est l'endroit idéal pour la fête parce que les événements incroyables par excellence se produisent en famille : ceux dans lesquels quelque chose de nouveau se génère, la gratitude pour le don reçu se réveille, les bases de notre propre action se jettent. Et pour cela la Bible associe la fête, d'une part, au mariage, et de l'autre part, à la naissance d'un enfant. Ceci se produit dans le premier chant nuptial d'Adam et Eve dans la Genèse, qui est suivi par le cri de joie de la première femme qui donne naissance à un enfant (Gen 4:1). Puis, dans l'histoire d'Abraham, c'est le rire de Sarah, rire incrédule face à quelque chose de trop beau pour être vrai (le don d'une vie nouvelle), et qui donne son nom à la progéniture de la promesse – Isaac signifie rire, rire comme excès, extase de l'homme en communion avec le monde et les autres. La récolte aussi du fruit de la semence est une occasion de célébrer, puisque le travail est lié à la génération de l'enfant dans la Bible, tous deux chiffres de bénédiction<sup>14</sup>.

---

<sup>12</sup>A la dernière heure un jour était passé, / et en le sentant devenir ombre, et poussière, et rien, / je compris que la lumière qui avait rempli / ses heures, / et toutes les paroles / qui occupèrent ma bouche, et les gestes / de mes mains, / et la fatalité de mes dessins, .../ n'étaient pas uniquement l'échec répété / du jour du Seigneur, mais étaient / un jour de plus sans toi: / je compris avec douleur que jamais, jamais / il y aurait pour moi des dimanches ou l'espérance / en dehors de ton regard et de ton sourire, loin de ta présence tiède et claire.

<sup>13</sup>Cf. J. Pieper, *El ocio y la vida intelectual*, 40-51.

<sup>14</sup>Cf. P. Beauchamp, "Travail et non travail dans la Bible", *Lumière et vie* 24 (1975), 59-70.

Pour cette raison, la fête ne peut pas simplement se programmer. Pour pouvoir fêter, quelque chose doit se produire. Le dimanche, qui entre dans les cycles du temps, va au-delà du rythme du calendrier, de la tyrannie des répétitions. Devrions-nous être surpris que chaque samedi se termine en dimanche, parce que le dimanche est le jour de l'événement fondateur, de l'imméritée grâce, qu'aucun travail humain ne peut prétendre pour lui-même. Pour le dire avec Caballero Bonald: "el domingo, más canción que número"<sup>15</sup>.

### ***b) La fête montre un autre type d'activité: recevoir en affirmant***

Deuxièmement, toujours selon Pieper, la fête témoigne d'un type d'activité autre que celui qui vient de l'effort de travail, de la tension de la journée commune. Mais, méfiez-vous : la fête n'est pas résiliation pure et simple, il ne s'agit pas de ne rien faire, de continuer à rêver. Ou plutôt, l'oisiveté implique en soi une activité propre, une activité réceptive, qui consiste à s'ouvrir pour recevoir, reconnaissants. Pour cette raison, la célébration ne s'oppose pas à cultiver, mais l'intègre. C'est ainsi que la Bible l'enseigne, avec l'introduction du samedi dans la liste des jours : « tu travailleras six jours, et le septième tu te reposeras. » On comprend alors que la fête incarne le travail et le travail incarne la fête. On justifie l'invitation à découvrir le travail comme un cadeau et faire la fête comme un travail<sup>16</sup>.

Eh bien, ce type d'activité se produit avant tout en famille. C'est là que l'enfant est accueilli, affirmé et confirmé dans l'être, c'est là qu'il apprend à se percevoir lui-même avec gratitude, c'est en son sein que le marié pour la mariée est reçu et la mariée pour le marié. La famille est le lieu où nous sommes reçus et nous apprenons ainsi à percevoir nous-mêmes et à recevoir les autres comme un don. Quelqu'un nous regarde, et ce regard nous apprécie et ennoblit, si nous nous laissons embrasser par ce regard : ci-gît la racine de la fête.

A cela il faut ajouter que la fête n'est pas seulement le don initial, qui permet chaque activité, mais aussi la dernière consommation des œuvres, les éléments de preuve que de notre travail nous pouvons obtenir beaucoup plus. « Engagez-vous », disait Jésus, « non pour la nourriture qui périt, mais pour la nourriture qui subsiste dans la vie éternelle, laquelle le Fils de l'homme vous donnera » (cf. Jean 6:27). Travaillez pour ce qui vous sera donné ! Ce qui a commencé avec un don culmine aussi avec un don. Nous célébrons la surabondance de notre effort, au-delà de tout calcul.

Et c'est aussi l'expérience de la famille, parce que c'est là que nous comprenons la fécondité de la vie: le peu que nous y mettons se transforme en beaucoup, le oui tremblant des époux peut couvrir toute une vie, l'amour d'un homme et d'une femme conduit à une nouvelle vie qui vient de loin et de très près aussi. Saint Bonaventure distinguait entre deux types de poids: ceux qui s'enfoncent dans le sol (*onus onerans*= *lourd fardeau*) et ceux qui,

---

<sup>15</sup>En fait, comme je l'expliquerai plus tard, dans le dimanche l'événement se fait cycle, le rachat en temps opportun se fait régulier, parce que Dieu est partie intégrante du temps de l'homme et il s'est approprié de son pas prévisible. Ce qui se produisait dans les lieux culminants de la vie humaine – le jour du mariage, l'arrivée d'un nouvel enfant ... résulte être la règle qui régleme toutes les journées de l'homme sous le soleil. (Le dimanche, plus chanson que nombre. *Traduction faite par nos soins.*)

<sup>16</sup>A ce sujet, cf. ce qu'écrit Ch. Péguy, *Le porche du mystère de la deuxième vertu*, Gallimard, Paris 1954, 213ss, en comparant le travail et le rêve. On dit par exemple, p. 227: "Nuit tu es pour l'homme une nourriture plus nourrissante que le pain et le vin. / Car celui qui mange et boit, s'il ne dort pas, sa nourriture ne lui profite pas. / Et lui aigrit, et lui tourne sur le cœur. / Mais s'il dort le pain et le vin deviennent sa chair et son sang. / Pour travailler. Pour prier. Pour dormir".

comme les ailes, apaisent et élèvent l'homme (*onus allevian = fardeau léger*)<sup>17</sup>: ce sont ces derniers qui nous permettent de célébrer tout nouveau grade conquis.

### ***c) La fête comme richesse sociale***

La société ne se construit pas seulement en tant qu'organisation du travail. Il est vrai que, comme disait Saint-Exupéry, deux hommes n'ont pas besoin de construire une tour pour s'unir. Mais il est également vrai que nous construisons des tours uniquement parce que nous savons combien soit nécessaire aussi bien un refuge qu'un lieu pour vivre. La société s'érige dans le travail commun, mais la fête commune aussi est une façon de construire la ville.

Caïn a construit la première ville. Il le fit en raison de sa propre expérience du mal, pour se protéger, pour se défendre contre des adversaires potentiels - ceux qui veulent me voler mon travail mérité, ceux envieux de mon succès. Les murs et les linteaux de sa ville étaient faits de peur. Ce n'était pas la ville à laquelle Dieu avait pensé, la ville que lui préparait pour les siens (cf. Hébreux 11:16). Cette dernière se base sur un bien commun - tandis que celle de Caïn est basée sur une séparation commune, un vivre ensemble maudit, supporté uniquement parce qu'inévitable.

Pour cette raison la fête est à l'origine de la nouvelle ville. La célébration témoigne de la bonté de notre union pour elle-même, et pas seulement pour les avantages qu'elle procure. Nous comprenons que ce qui nous unit nous dépasse, que c'est au-delà du simple et fragile désir, et se place au-delà (ou en deçà) de nous-mêmes. La vie commune n'est pas seulement une façon d'essayer de protéger les intérêts ou avantages pour chaque existence isolée, mais le même bien qui nous rend heureux et nous permet d'exister en tant qu'êtres humains. Ainsi, dans le livre de l'Exode, l'inauguration du village coïncide avec le but de célébrer le culte de Yahvé.

Eh bien, la famille justement est le lieu dans lequel nous expérimentons le bien commun comme bien de communion. C'est là que nous apprenons que c'est agréable d'être ensemble, non pas parce que nous en tirons des avantages ou que cela nous rend la vie plus facile, mais parce que la vie elle-même consiste à être ensemble. De cette façon, la famille, nous enseigne la clé de la vie commune, met aussi en relief la valeur de la fête pour édifier la ville. La fête de famille est le capital social de prime importance, dans lequel on apprend à surmonter le froid utilitarisme d'un travail sans visage.

### ***d) La fête est ancrée dans le corps humain et dans le temps***

Ce n'est que lorsque nous faisons l'expérience de la dimension festive du corps, que nous découvrons comment le désir de célébrer est en nous profondément enraciné. Personne ne célèbre tout simplement parce qu'il le veut, par persuasion, par la force des armes, mais parce qu'une puissance supérieure l'invite, le pousse à la fête. Le corps, la première chose qui nous arrive, première réponse d'acceptation de l'homme au don de la vie, la première ouverture sur le monde et aux autres, est la racine la plus profonde qui nous pousse à la fête. Nous célébrons parce que c'est le corps qui nous le requière.

Ce caractère festif du corps se découvre justement en famille. Le corps apparaît dans la famille, non pas seulement comme un simple lieu de manque et de désir, mais comme un espace habité par un premier don, dans lequel s'édifie une relation. La famille sème dans le corps une graine de la célébration.

---

<sup>17</sup>Cf. IV Sent., d. I, p. I, art. unicus, q. I, ad 3 (ed. Quaracchi, p. 11-12).

Tout simplement parce que le corps est un jour férié, et parce que cette fête signifie la famille, nous pouvons parler des rituels et des gestes de l'expérience familiale. La fête s'exprime dans la nourriture et dans les boissons, dans le jeu, dans la musique et dans la danse, dans la prière. Comme le disait un rabbin, en parlant de la liturgie du sabbat, le mouvement oscillant de celui qui prie, selon la tradition juive, imite l'agitation d'un naufragé en haute mer, qui tente de ne pas se noyer, et met sa confiance en Dieu qui vient pour le sauver<sup>18</sup>.

La tradition médiévale peignait les anges musiciens avec des instruments impossibles à construire, des flûtes sans trous, des guitares sans cordes, incapables de jouer, manifestant ainsi la mélodie mystérieuse, ineffable, des chœurs angéliques. Comme nous le verrons plus tard, la racine du dimanche et de sa liturgie est la présence d'un corps nouveau, le corps ressuscité de Jésus. Nous pouvons dire que le corps est aussi un instrument pour le chant et qu'il produit une musique qui va au-delà de ce fait, pour exprimer une ampleur et une plénitude débordantes.

## **2. Pratiques et vertus de la célébration**

Tout simplement parce que la fête s'inscrit dans le corps humain, parce qu'elle est toujours sociale et est communiquée aux autres, car elle arrive au fil du temps, donnant un sens aux jours... pour toutes ces raisons, la fête s'exprime en rituels et gestes. Notre question suivante se réfère à la manière concrète de célébrer.

### ***2.1. Les pratiques de la célébration***

La pensée de MacIntyre Alasdair nous vient en aide sur les pratiques qui édifient une communauté<sup>19</sup>. Les pratiques sont des modes d'agir avec les autres qui structurent l'action humaine en commun, qui permettent de la vivre pleinement et de la rendre transférable aux autres. Une pratique, par exemple, est le jeu d'échecs, une autre est l'agriculture, ou l'art de peindre des portraits... À l'heure actuelle, nous sommes intéressés par les pratiques de la célébration. Examinons les aspects des pratiques selon MacIntyre, pour les appliquer à la fête<sup>20</sup>.

- Tout d'abord, dans toute pratique on met en jeu *des biens qui ont une valeur pour eux-mêmes* et pas seulement en fonction d'une utilité externe (qui joue aux échecs, par exemple, juste pour gagner de l'argent, ne rend pas justice au jeu ni arrivera à saisir pleinement sa beauté). Appliqué à la célébration, ceci signifie: on ne fête pas uniquement pour se décontracter ou par distraction, pour pouvoir mieux travailler après. La célébration possède un bien intérieur à elle-même, qu'on découvre uniquement quand on fête. Quels sont les biens propres appartenant à la fête ? Il s'agit de reconnaître la vie comme un don et comme un fruit: on reçoit la vie et, agissant sur elle-même, elle nous révèle une surabondance, une fécondité généreuse.

---

<sup>18</sup>Cf. U. Gordon, "A Sabbath at Grandfather's", *Judaism* (2001) 17-20.

<sup>19</sup>Cf. A. C. MacIntyre, *After Virtue: A Study in Moral Theory*, University of Notre Dame Press, Notre Dame 2007, 187-203.

<sup>20</sup>Selon la doctrine de MacIntyre, on arriverait ainsi à comprendre un sens non péjoratif de l'expression "chrétien pratiquant". Un chrétien non pratiquant est celui qui, pour éviter de créer et vivre les pratiques, a une foi abstraite, non incorporée dans le monde.

- Chaque pratique exige une *excellence propre, un art que nous appelons la vertu*<sup>21</sup>. Il existe ainsi un virtuose du jeu d'échecs, ou des portraits, ou de l'architecture. Donc, il existe aussi un *ars celebrandi*, un art de célébrer, auquel la personne se forme pour donner le meilleur de soi-même dans la célébration. Quelles sont les vertus de la fête ? Il s'agit de celles qui reconnaissent la dépendance, avec la reconnaissance en tête. Et des autres vertus aussi auxquelles on répond avec joie à la surabondance de la vie. Il s'agit aussi de l'étonnement, qui saisit le caractère libre et merveilleux de tout moment et de la capacité de développer et annoncer une joie.

- Les pratiques nécessitent d'un *environnement communautaire*, elles sont collaboratives. Par conséquent, ce que l'on obtient n'est jamais seulement pour soi-même, mais on le communique aussi aux autres. Le bon joueur d'échecs qui découvre la stratégie d'une nouvelle ouverture a enrichi avec celle-ci la communauté entière de joueurs. De même, personne ne peut fêter tout seul, comme personne ne rit seul, même s'il est seul. On peut fêter que dans un contexte de personnes, d'habitudes, où le temps et l'espace ont leur propre symbolisme.

- Les pratiques *font toujours partie d'une tradition*, qui aide à vivre le temps. Les célébrations s'unissent aussi à la chaîne des générations, comme mémoire des ancêtres dans laquelle une continuité dans le futur s'ouvre. Pour cette raison, la pratique a un caractère narratif. Célébrer est toujours se rappeler et prévoir la plénitude à venir. Ce n'est pas la succession des fêtes au fil du temps, mais la génération d'un temps nouveau à travers les fêtes, qui anime tous nos jours. Grâce aux fêtes, nous apprenons à reconnaître le cycle de l'année, en remontant en spirale. Comme disait Charles Péguy, on passe de Pâques à la Pentecôte, puis au temps normal, et à l'Avent et au Noël, comme on passe d'un endroit familier à un autre, du séjour à la cuisine, puis dans le salon.

## **2.2. Moments de fête**

Nous pouvons donner des exemples des principales pratiques de célébrations ? C'est la pratique du banquet, du repas familial. La nourriture est une nécessité corporelle: l'homme, comme tout animal, s'alimente, et, par conséquent assimile en son intérieur le monde. Mais la personne découvre un nouvel horizon dans l'acte de manger : dans la nourriture elle accepte sa dépendance à l'égard de la création et son appartenance à celle-ci ; la nourriture et les boissons sont les modes de subsistance de base, le premier témoignage de la bonté du monde, de sa volonté d'accepter l'homme. Manger ensemble, c'est partager ce rapport primitif avec la terre et les choses, reconnaître une dépendance partagée qui unit les hommes entre eux.

Comme toute pratique, le repas a un caractère narratif. En fait, le repas quotidien est un support de notre biographie, car il réunira les petits événements de tissu viable<sup>22</sup>. Pour cela, le problème du *fast-food* n'est pas seulement qu'il nourrit mal, mais qu'il nourrit en mode rapide, et qu'il ne laisse pas digérer la propre et commune histoire partagée en famille. Le repas du dimanche, au contraire, insiste sur l'aspect de la célébration de la vie, lorsque le chef cuisinier peut exprimer son art et, en cela, son souci de prendre soin des

---

<sup>21</sup>Ceci différencie la pratique de la simple routine, celle-ci est très différente, pour autant qu'elle puisse avoir sa valeur, comme tente de démontrer Ch. Duhigg, *The Power of Habit: Why We Do What We Do in Life and Business*, Random House, New York 2012.

<sup>22</sup>Sur l'importance de la narration familiale, cf. R. Buchoff, "Family Stories", *The Reading Teacher* 49 (1995) 230-233; cf. aussi "Family Table Talk: An Area for Sociological Study", *Sociological Review* 8 (1943) 295-301.



autres. Un roman de l'auteur japonais Ito Ogawa, *Le Restaurant de l'amour retrouvé*, raconte l'histoire d'un cuisinier qui faisait à manger chaque jour uniquement pour un couple, et il cuisinait les aliments adaptés à chaque amour, qui aidaient à guérir la blessure que chaque rapport portait en lui<sup>23</sup>. Et une pièce de théâtre brève de Thornton Wilder – de la durée de cinq ou dix minutes – raconte l'histoire de trois générations, en les concentrant dans un repas unique, le jour de Noël.

Il faut signaler les vertus du banquet. Aucune fête en fait ne s'improvise : toutes nécessitent du don le plus précieux, celui de la présence personnelle dans laquelle on donne tout<sup>24</sup>. La *fiabilité* vient en premier, l'ouverture à la conversation, guidée, non pas par l'arbitraire de l'individu replié sur lui-même, mais par ce qui est célébré. De cette façon, vous vous assurez que la personne est présente, écoute, intervienne... pour ne pas gâcher la fête. Puis, vient la *libéralité*, la vertu de celui qui sait dépenser quand cela vaut la peine - comme l'héroïne de l'ouvrage *le festin de Babette*, qui dilapide son argent pour recevoir merveilleusement celui qui l'avait aidé quand elle n'avait rien, et avec son offre elle obtient la réconciliation et la communion de beaucoup de monde. La libéralité nous libère du caprice, du désir immotivé, repu tout à coup, qui ne distingue plus la valeur symbolique des grands moments de la vie. Et enfin l'*ingéniosité*, la créativité de celui qui sait égayer la fête, découvrir son espace de jeu, de surprise, la vertu de celui qui sait choisir les bons cadeaux et qui sait répondre à celui qui l'invite et le célèbre.

Les occasions de célébrer sont nombreuses. Certaines se réfèrent à des dates précises: anniversaire, commémorant le don que chaque vie est, l'unicité de la personne (« il est bon que tu existes, il est bon de vivre à tes côtés »), l'anniversaire de mariage qui représente le renouvellement de la promesse faite et reçue et s'émerveille de cette union mystérieuse que Dieu donne à deux histoires et à l'histoire de chaque famille, au-dessus de nos plans misérables; on se souvient aussi des anniversaires des défunts, ceux qui nous ont précédés sous le signe de la foi, à savoir, dans la signification d'une vie belle et grande – on le fait en reconnaissance de notre dette envers eux, en remerciant le fruit qu'ils ont laissé, en les remettant à une autre mémoire, celle de Dieu, qui mieux se souvient.

A côté de la pratique de célébration du banquet, nous trouvons celle du jeu (*eutrapélie* s'appelle la vertu de l'homme de bonne humeur, qui aime s'amuser et faire jouir les autres<sup>25</sup>). Le jeu nous emmène vers une autre sphère de la réalité, où des règles différentes sont en vigueur. Celui qui joue doit complètement se donner dans tout ce qu'il fait, en se mettant lui-même en jeu, sachant cependant en même temps que le jeu n'est pas la réalité. Ou, plutôt, en apprenant à distinguer la nouvelle dimension de la réalité qui se révèle dans le jeu. Pour cette raison dans le jeu un nouvel espace de créativité s'ouvre et la première école du symbolisme voit le jour: actions qui signifient beaucoup plus que de ce qu'il semble à première vue. Pour interpréter ces actions, le jeu nous prête une clé: les relations personnelles, capables de recréer un univers tout entier. La sagesse divine avec le

---

<sup>23</sup>Cf. O. Ito, *Le Restaurant de l'amour retrouvé*, Neri Pozza 2010. Traduction en italien de Gianluca Coci.

<sup>24</sup>Pour ce qui suit sur les vertus du banquet, cf. J. Noriega, *No solo de sexo... Hambre, libido y felicidad. Las formas del deseo*.

<sup>25</sup>Cfr J. Bantulà – C. Vilanou, "Joc, humanisme i pedagogia: la virtut de l'eutrapèlia", *Aloma* 25 (2009) 53-89.

monde ne joue pas, telle que lue dans le livre des Proverbes (Prov 8:30-31) ?<sup>26</sup> Parce que tout est le propre de la sagesse normale selon le propre ordre de l'amour.

Il ne fait aucun doute que la famille est le lieu du jeu, car c'est le lieu de l'enfance. Et en apprenant à jouer, la famille provoque le déclenchement de la culture, que l'on apprend à reconnaître le monde, en découvrant la créativité de l'homme, sa capacité à interpréter les choses, sans pour cela confondre jeu et réalité. Donc le jeu - et c'est là son paradoxe - nous apprend à travailler, en plaçant à sa juste place l'aspect routinier de l'activité, en ouvrant ses horizons, en le symbolisant de nouveau.

Il faut associer au banquet et au jeu cette autre dimension du rituel et du geste familiers: leur relation avec la beauté. Comme nous l'avons dit, il y a dans la fête un caractère contemplatif, d'émerveillement, qui est né en premier lieu, à la vue du spectacle de la création. La nature non seulement travaille, mais elle célèbre aussi, elle est affable, généreuse, ingénieuse. Et l'homme est le prêtre de ce grand festival, parce que la joie de la création culmine dans la personne humaine<sup>27</sup>. De là, la fête embrasse l'art: c'est la musique, la danse, mais aussi (la suprématie du regard) la peinture ; et, compte tenu de son caractère narratif, c'est le moment dans lequel on invente l'histoire et naissent le théâtre et le roman.

Il faut ajouter à tout cela la valeur de l'éducation de ces rituels et gestes. On n'éduque pas en transmettant des idées. Ni même en enseignant de l'extérieur à se comporter. L'action des parents se fait par osmose, en fournissant un environnement dans lequel ils introduisent leurs enfants; uniquement de cette manière ils arrivent à l'intériorité de leurs enfants. Les rituels et les gestes forment cet environnement que l'homme conserve, qui l'accompagne et le façonne; donne le sens à une tradition et le convainc de la vérité sociale de l'affection familiale<sup>28</sup>. Le travail éducatif est de trouver des rituels et des gestes dans lesquels les biens fondamentaux de la vie sont mis en jeu. Dans le cas de la fête, nous avons : la gratitude, la confiance, la reconnaissance, l'étonnement, la réceptivité, l'appartenance... Seulement ainsi, avec les rituels et les gestes, on peut transmettre la vie chrétienne, la tâche essentielle de la famille. Le fait d'être église domestique consiste à introduire dans les rituels et les gestes préluces dans la vie familiale de la liturgie de l'Eucharistie - l'action de grâce, la vie pour l'autre, la plénitude d'une promesse, la mémoire toujours plus profonde.

Je fais remarquer, en outre, certains ennemis du rite. L'un d'eux est actuellement le rythme de travail frénétique. Pour bien célébrer il faut bien travailler, en trouvant un repos suffisant, en découvrant l'intériorité de ce que l'on fait et le caractère du don inscrit dans chaque activité. Un autre ennemi est l'insignifiance de la famille dans la constitution du tissu social. Du fait qu'une fête privée – fête affective, intime, à huis clos en tant que prisonnier d'un cénacle - n'est pas une véritable fête. La fête est par nature missionnaire, car

---

<sup>26</sup>Cf. L. AlonsoSchökel, *Où est ton frère? Pages de fraternité dans le livre de la Génèse*, Paideia, Brescia 1987, 117-118. Sur le jeu cf. J. Huizinga, *Homo Ludens. Vom Ursprung der Kultur im Spiel*, Rowohlt, Reinbek bei Hamburg 1963; H. Rahner, *Der spielende Mensch*, Johannes Verlag, Einsiedeln 1960 (tr. espagnole: *El hombre lúdico*, Edicep, Valencia 2002).

<sup>27</sup> Au sujet de l'éducation à la fête, il y a la question des outils électroniques. Il sera important d'inverser le rapport, pour l'introduire et le mesurer à partir du cadre de la communication humaine, et non vice versa. Pour cela récupérer la valeur du silence est important et que les communications dans le web tendent à éliminer. De cette manière on pourrait symboliser à nouveau ces outils de communication, qui en eux manquent de symbolisme.

<sup>28</sup>Cf. G. Kennedy Neville, "Learning Culture through Ritual: The Family Reunion", *Anthropology and Education Quarterly*, 15 (1984) 151-166.

elle rayonne et attire. N'était-ce pas la façon dans laquelle le christianisme était entendu, comme une extension de fête, comme une contagion de la gaieté ? Un autre ennemi du rite peut être aujourd'hui la technique désintéressée. Les réseaux sociaux cachent parfois - sous le couvert de l'amitié - des rapports superficiels qui ne mettent pas en jeu la personne et ne donnent pas forme à des affections; les réalités virtuelles auxquelles le corps ne participe pas. Il ne faut jamais oublier que nous célébrons parce que le corps nous le requière - non pas dans le sens de caprices ou de désirs égoïstes, mais comme un témoignage reconnaissant du don de la vie, comme une aspiration à la rencontre et à la communion.

Ce que j'ai dit, concerne une dimension essentielle de la fête : la référence au sacré. Il n'y a pas de fête sans un horizon transcendant qui l'encadre. La famille peut célébrer, car en son sein on vit la liaison avec une paternité primaire qui nous a donné la vie et assure la fécondité de nos actions. Alors la fête propose une histoire complète de la vie : c'est le site d'origine de la mémoire, de la promesse qui soutient nos pas, de la fécondité qui nous permet de regarder la mort avec espoir. Ce dernier horizon de la fête permet de mieux comprendre son lien avec la célébration de l'Eucharistie dominicale.

### 3. Fête, dimanche, eucharistie

Jusqu'ici, j'ai parlé des pratiques familiales dans lesquelles nous vivons la fête. Ce que j'ai dit jusqu'à présent pourrait être lu en référant chaque détail à la grande fête chrétienne, le dimanche; et en son centre, l'Eucharistie<sup>29</sup>. Pour cette raison, bien que vous puissiez dire que je n'ai pas encore parlé de l'Eucharistie, dans un autre sens, je n'ai rien fait d'autre que de me reporter à celle-ci. L'Eucharistie éclaire tous les gestes et les rituels de la vie familiale; les gestes et les rituels de la vie familiale préparent la famille à l'Eucharistie<sup>30</sup>.

La référence au rituel de Jésus n'est pas seulement le souvenir de sa vie, mais l'entrée de la même manière dans la célébration de la fête, intégrée dans les coutumes de son peuple. L'enseignant utilise des signes concrets pour se souvenir et remercier, il anticipait avec ses actions le sens de ce qu'il lui serait arrivé bientôt, fondait une tradition et la laissait en héritage à l'Église. Notez que beaucoup de ces utilisations étaient des utilisations familiales, du fait que le rituel juif se fondait sur les expériences de base de l'amour filial, conjugal, fraternel, paternel.

A partir de cette perspective, nous découvrons le centre qui permet d'unir Eucharistie, famille et fête. En effet, nous avons parlé du sens de la célébration du corps, qui en tant que porteur d'une promesse et témoin d'un fruit, nous invite à la fête. Eh bien, le centre de la célébration de l'Eucharistie dominicale est le corps ressuscité de Jésus. La famille, endroit où l'on apprend la signification du corps, au vu des relations qui nous constituent et auxquelles nous appartenons, demeure singulièrement frappée par cet événement extraordinaire<sup>31</sup>. Un nouveau corps requière une nouvelle fête, un nouveau cantique, une nouvelle danse. Le sens de la fête du corps – espace de gratitude mu dans la gaieté - prend maintenant une tournure étrange. Nos corps, nos affections – ainsi démunis et ainsi en marche – instituent dans le dimanche une usure qui, en acceptant notre travail et

---

<sup>29</sup>Sur la fête chrétienne, cf. J. Hild, "Fêtes", dans *Dictionnaire de Spiritualité* V, 221-247.

<sup>30</sup>Cf. R. Gaillardetz, "Bringing Our Lives to the Table: Intentional Preparation for the Liturgy", *Liturgical Ministry* 12 (2003) 207-212.

<sup>31</sup>Sur la relation entre famille et corps, cf. Benoît XVI, *Discours de sa Sainteté Benoît XVI lors du XXX anniversaire de la fondation de l'Institut Jean-Paul II Pontifical sur les Etudes sur Mariage et Famille*, 13 mai 2011 (AAS 103 (2011) 386-389).

l'effort de nos bras, le poussent outre. Le corps familial qui célèbre le dimanche est un corps ressuscité, qui déjà ressent la plénitude. De cette façon, nous voyons la relation intime entre l'Eucharistie et le dimanche: se nourrir du corps c'est comprendre le sens du don de son corps, c'est recevoir une impulsion à la fête, inclus dans le corps le plus grand, de communion de l'Eglise.

Cette plénitude anticipée nous fait comprendre qu'avec le dimanche un nouveau sens du temps émerge<sup>32</sup>. Il s'agit de la première journée (jour du soleil), mais aussi de la septième (qui reprend le sens du samedi juif) et, comme l'appelèrent les Pères de l'Église, le huitième jour. Cette arithmétique du dimanche nous éclaire sur son sens. Le début et la fin de l'histoire s'exprime en lui, ainsi que son cours.

Quant au premier jour, le poète José María Valverde le décrivit comme une journée de la récréation des choses avec les mots<sup>33</sup>:

Esa mañana dije “verde”, “cielo”, y me sentí ahogado de realidad; me detuve a decidir si el agua merecería el nombre de “blanco” o el de “gris-plata”,  
[...]  
y al estipular las palabras justas, como si girara una llave, se me vino encima la inundación de las llanuras con rectas de labor, rebañes de montañas, con meticulosa población de árboles,  
muchos veranos de mundo a punto, olorosos kilómetros...<sup>34</sup>

Les rituels et les gestes familiaux donnent le nom aux choses. En eux, vous êtes familiarisé avec les réalités de la vie, comme si celles-ci fussent apprivoisées. Le dimanche est un jour de création, où vous pouvez recommencer depuis le début, pour comprendre notre capacité à concevoir une nouvelle semaine. Comme le premier jour le dimanche recrée les choses - jour pour réapprendre le contact avec la création, pour rappeler et célébrer les origines.

Comme septième jour le dimanche accompagne le travail, lui donne un sens, nous constatons que nous coopérons avec Dieu et qu'en lui il ya la source de toute la bénédiction. Le dimanche nous apprenons à travailler pour le pain qui ne périt pas (cf., Jean 6), comme si nous avions compris la valeur transcendantale de la semaine, dont la fatigue prépare au dernier pain, celui eucharistique. La similitude de l'orme est classique auquel se lie la vigne pleine de fruits, en harmonie conviviale. Le travail est l'orme qui prend en charge l'existence, la vigne, la fête qui, s'accrochant au tronc du travail, porte le fruit joyeux du raisin et du vin. La vigne ne pourrait pas exister sans l'orme, l'orme ne pourrait pas être fécond sans la vigne.

Comme huitième jour, le dimanche est au-delà du temps, parce que c'est un jour de réconciliation définitive. La gaieté du dimanche n'est pas fondée sur « il faut célébrer ». Ceci est le huitième jour, un jour qui échappe au comptage de la semaine, « plus cantique que nombre » disions-nous, jour par excellence où « quelque chose se produit ».

---

<sup>32</sup>Cf., sur temps et famille: E. Scabini, P. Donati (ed.), *Temps et transitions familiales*, Vie et Pensée, Milano 1994. Sur la relation entre rite et temps: G. Angelini, *Le temps et le rite au vu des Ecritures*, Cittadella, Assisi 2006.

<sup>33</sup>Cf. J.M. Valverde, “Salmo dominical ante el verano”, in *Versos del domingo*, Barna, Barcelona 1954.

<sup>34</sup>Ce matin, j'ai dit « vert », « ciel », et je me sentais étouffé par la réalité, je me suis arrêté / pour décider si l'eau a mérité le nom de « blanc » ou celui de « gris argenté », / ...et de définir les bons mots, comme si une clé tournait, elle me tombe dessus / l'inondation des plaines avec des sillons labourés, des alpages, avec une population méticuleuse d'arbres, / de nombreux étés du monde à la pointe, kilomètres parfumés. ... (Traduction faite par nos soins.)

Pour cette raison, le dimanche peut être célébré même dans la douleur. Le dimanche, l'histoire du peintre, que nous citions au début, n'est pas un conte de fées. La femme aimée par Castor perdra l'honneur à cause de certains paysans riches et puissants, à la veille du mariage. Mais même lorsque le ciel est nuageux le soleil regarde la terre, comme quand quelqu'un nous contemple de dos et nous sentons son regard sur nous<sup>35</sup>. Dans la nuit de cette femme, torturée par les souvenirs, le regard du peintre son mari fut la lumière du dimanche, puissante pour dissoudre le brouillard et restituer l'espoir. Pour cette raison, la famille qui souffre peut célébrer (chaque messe est le souvenir d'une mort) en faisant du corps du malade une offre vivante, en s'ouvrant au pardon, dans l'attente patiente du fils prodigue qui tarde à rentrer. On attend ainsi la fête définitive, dont parlaient les auteurs médiévaux « alors viendra la véritable et incorruptible fête, dont est prince et mari et Seigneur Jésus Christ même, notre Sauveur »<sup>36</sup>.

---

<sup>35</sup> Ainsi dit Cástor Cajigal: “¿No te ha ocurrido alguna vez sentir, estar cierta, de que a tu espalda alguien te está mirando? Tú no puedes ver al que está detrás de ti; pero sabes que él te está viendo [...] Pues lo mismo la luz del domingo, aunque esté nublado. No podemos ver el sol; pero sabemos que nos está mirando”. « Ne vous est-il jamais arrivé parfois de sentir, d'être sûr, que quelqu'un derrière est en train de vous regarder? Vous ne pouvez pas voir qui est derrière vous, mais vous savez que lui est en train de vous voir ... La même chose est la lumière du dimanche, même lorsque le ciel est nuageux. Nous ne pouvons pas voir le soleil, mais nous savons qu'il est en train de nous regarder ». (*Traduction faite par nos soins.*)

<sup>36</sup>Cf. Rábano Mauro, *In Ezechielem* 18, 44 (PL 110, 1036b). Sur ce dimanche eschatologique, cf. aussi la poésie de Ch. Péguy: “Por eso / lo mismo que nosotros sonamos y lanzamos al voleo nuestras campanas los domingos y sobre todo el domingo de Pascua / así Dios por cada alma que se salva / toca a voleo sus pascuas eternas. / Y dice: ‘¡Olé! No me he equivocado. / Tuve razón en depositar mi confianza en este rapaz. / Era de buena naturaleza, de buena raza, de buena madre. / Hice bien en depositar en él mi confianza.’ / Porque nosotros tenemos nuestros domingos aquí en la tierra / y sobre todo nuestro más hermoso domingo, el domingo de Pascua. / Pero Dios también tiene sus domingos en el cielo, / su domingo de Pascua / y tiene también sus campanas cuando quiere” (*Palabras cristianas*, Sígueme, Salamanca 1982, p. 62). « Pour ceci / de la façon dont nous autres nous sonnons et nous faisons sonner nos cloches au son du jour de fête le dimanche et surtout le dimanche de Pâques / sonne au son du jour de fête ses pâques éternelles / Et il dit: «Hourra! Je n'avais pas tort. / J'ai eu raison de mettre ma confiance en ce gars-là / Il était de bonne humeur, bien élevé, de bonne mère. / J'ai bien fait de mettre ma confiance en lui.' / Pourquoi avons-nous nos dimanches ici sur terre / et surtout notre dimanche le plus beau, le dimanche de Pâques. / Mais Dieu aussi a ses dimanches dans le ciel, / son dimanche de Pâques / et aussi ses cloches quand il veut. » (*Traduction faite par nos soins.*)